

La Lettre du CGPA n° 39

Mars 2024

Migrations



D'Orthez

à Alenquer



Table des matières

Mot de la présidente.....3

Émigration d’Orthez : les Lafaurie.....4

Émigration d’Orthez : les Lauret.....8

Un linteau énigmatique.....12

La passion des sources : Mgr Raymond Hourcastagné.....17

Atelier de généalogie descendante : Benoît Thine.....22

Un peu de paléographie.....27

CGPA : ce qu’il faut savoir28

Les livres du CGPA – On les commande au <https://www.cgpa64.fr/publications/les-livres/>



Mot de la présidente

Chers amis bonjour,

*Nous sommes déjà en mars. Le temps passe vite. Voici déjà la première **Lettre** de l'année. Merci à ceux qui ont œuvré à sa bonne réalisation.*

*Je remercie les adhérents qui se sont déplacés pour notre après-midi **Galette des Rois** et ceux qui viennent nous voir dans nos divers accueils. Ça fait plaisir à ceux qui sont là à longueur d'année.*

*Notre association est toujours très active, que ce soit dans les permanences d'accueil, l'atelier de lecture de documents ou les divers salons. Ce mois-ci, par exemple, nous avons été présents au **Salon des séniors** à l'Hippodrome de Pau, et ce dernier week-end nous avons été représentés au **salon de Paris**. Merci à nos adhérents de Paris et à Monsieur Dusseau de Bayonne qui ont bien voulu nous représenter.*

*Nous avons mis encore quelques documents dans le **Dropbox Adhérents**, partie Revue échangées ou abonnements :*

- *Bulletin du CHG du Périgord n°146*
- *Bulletin du CGBassin d'Arcachon et Pays de Buch n°85*
- *Revue du CEG de France N°306*
- *Cuaderno des Ayala N°95*
- *GenIberica flashinfos N°40 et Revue n°20*

ainsi que dans Mairies Photos etc : des photos d'actes prises à la mairie de Rébénacq et qui ne sont pas en ligne sur le site des AD.

*La prochaine manifestation sera notre **assemblée générale le 4 mai à Morlaas**. Nous vous enverrons une convocation en bonne et due forme courant avril. Si vous avez envie d'y trouver certaines choses, faites-nous part de vos désirs que nous puissions les réaliser.*

Au plaisir de vous revoir, soit dans nos accueils, soit le 4 mai.

Bonne lecture et pensez aux Lettres suivantes qu'il nous faudra remplir.

Marie-José Domecq

Émigration d'Orthez : les Lafaurie

José Lourenço



En 2023, le CGPA a reçu un message de José Lourenço du Portugal qui nous demandait des renseignements sur deux personnages nés à Orthez. Monique Aussenac-Degals s'est chargée de renseigner ce monsieur. Au mois de juin, José Lourenço nous a envoyé des copies numériques de deux petits fascicules qu'il avait écrits à la demande de la mairie d'Alenquer au Portugal pour les distribuer aux élèves des écoles primaires de cette commune. Ces fascicules sont en portugais. Après avoir demandé l'autorisation à M. Lourenço

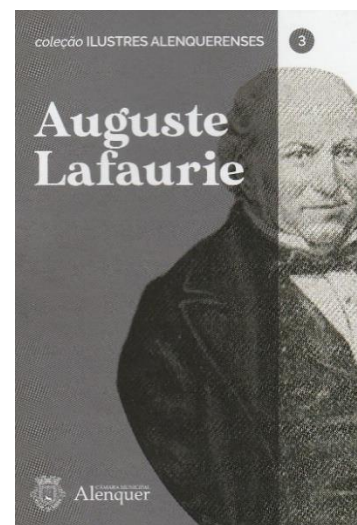
de publier ces brochures, et que lui-même a obtenu l'autorisation de la mairie d'Alenquer, un de nos adhérents de Paris, Philippe Pommez, a bien voulu nous traduire ces deux petits fascicules. Nous remercions vivement ces deux personnes de nous permettre ainsi d'alimenter notre publication.

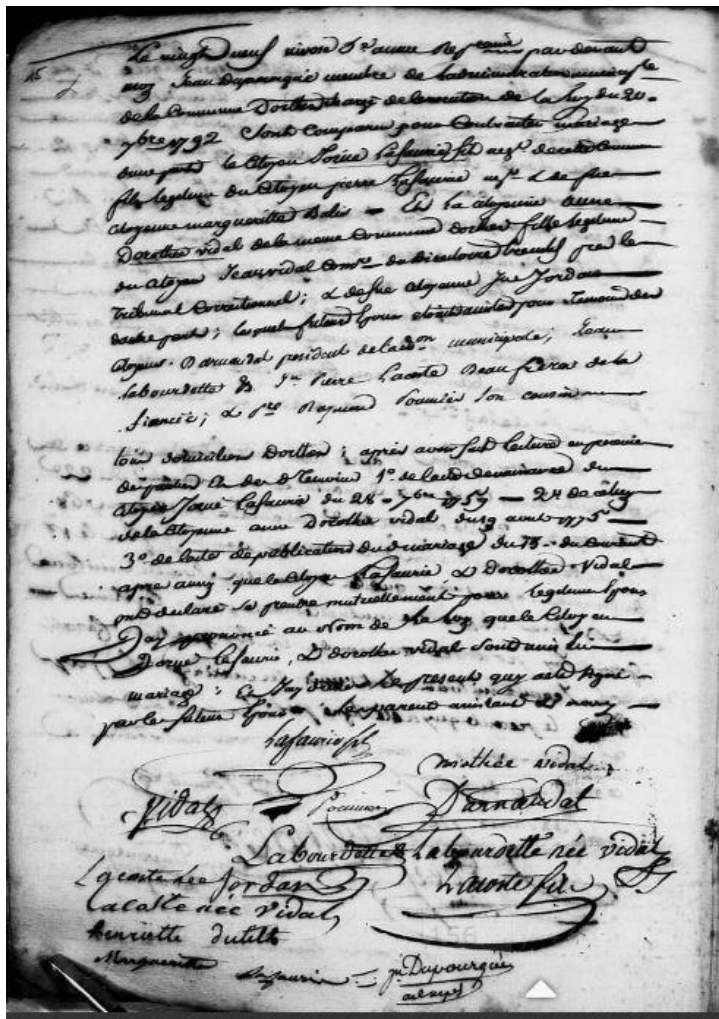
Auguste LAFAURIE : d'Orthez à Alenquer

Auguste Lafaurie, « français de nation », disait-on alors, était natif de la ville d'Orthez, département des Basses Pyrénées, fils de Josué Lafaurie et Anne Dorothee Vidal. Auguste, qui avait pour frères Pedro Adrião et Zoé Lafaurie, est né en 1797 au sein d'une famille de la bourgeoisie moyenne locale, issue de la communauté calviniste protestante, son père étant un prospère commerçant du cuir [son acte de naissance en page suivante].

À un moment donné de sa vie, il décide de se rendre au Portugal, pays alors en voie d'industrialisation tardive, où il trouve des opportunités d'affaires dans le domaine de la fabrication d'articles en laine, d'abord à Lisbonne, puis à Amoreiras, et à Alenquer, où il s'installe en 1838, avec une petite usine lainière, à côté de la rivière, sur le site de *Azenha das Quatro Rodas*, où coulent encore aujourd'hui les eaux d'une source, en contrebas du célèbre *Presepio* (crèche monumentale).

Auguste Lafaurie, arrivé en compagnie de son frère Pedro Adrião, fut ainsi le pionnier de cette industrie à Alenquer, une terre choisie par lui pour les eaux abondantes du fleuve et les sources. Indispensables à une activité industrielle qui en avait besoin pour faire fonctionner les machines à filer et à tisser, mais aussi le lourd pilon pour « battre et ouvrir » la laine, qui, selon les archives, faisait entendre dans tout le village ses battements rythmés et puissants. L'eau de source, la plus pure, servait au lavage de la laine et à la teinture.



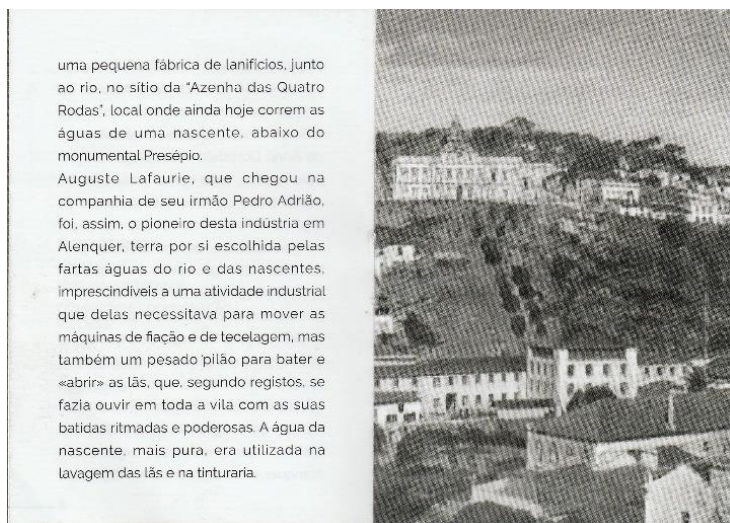


L'année 1839 est considérée comme celle de la fondation de l'usine de Lafaurie, comme on l'appelait. À l'origine, fonctionnaient « 6 petites cardes et 3 machines à filer de 40 broches actionnées à la main, plus quelques métiers circulaires, et d'autres « carapinhas » avec lesquelles il fabriquait des bonnets, des plaids et des couvertures ». Et en 1840, lorsque le Secrétaire d'État aux Affaires du Royaume fut sollicité pour une « disposition à bénéficier de tous les Privilèges, Grâces et Exemptions qui sont habituellement accordés aux établissements les plus favorisés », en fait, cette usine employait déjà 187 personnes des deux sexes, âgées et plus jeunes, d'où sortaient « des ouvrages de jerseys, plaids et couvertures de laine ».

Cette usine n'est pas née complète et moderne comme d'autres qui ont vu le jour plus tard. Au contraire, elle a grandi et s'est modernisée à mesure qu'elle prospérait. Ainsi, au fil du temps, elle s'est étendue le long de la rivière, occupant l'espace qui aujourd'hui va de l'auditorium *Damião de Góis* jusqu'aux premières marches des escaliers qui montent à flanc de colline.

L'année 1869 sera marquée par une amélioration notable : la machine à vapeur arrive à Alenquer, même s'il s'agit d'une modeste machine d'une puissance de 9 chevaux.

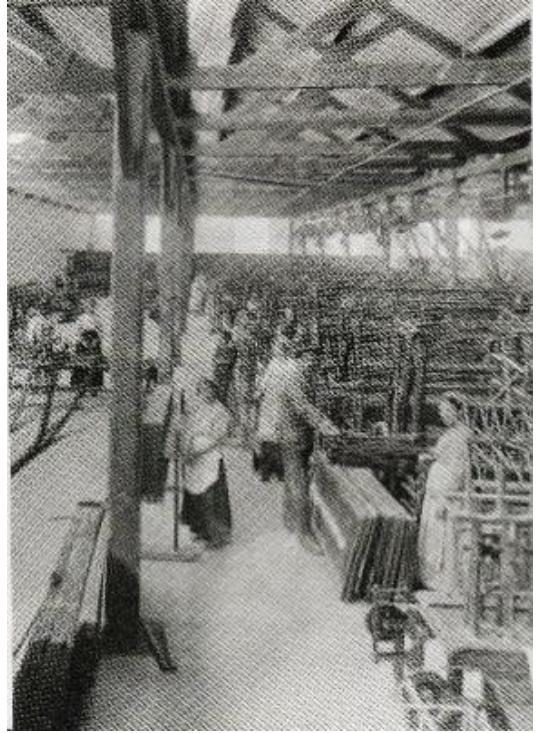
La production s'est également diversifiée et perfectionnée et, maintenant, sortent de ses métiers à tisser châles, tissus légers de laine, étoffes imprimées, flanelles, bayettes et ponchos (châle-couverture dont il se faisait une grande consommation à cette époque).



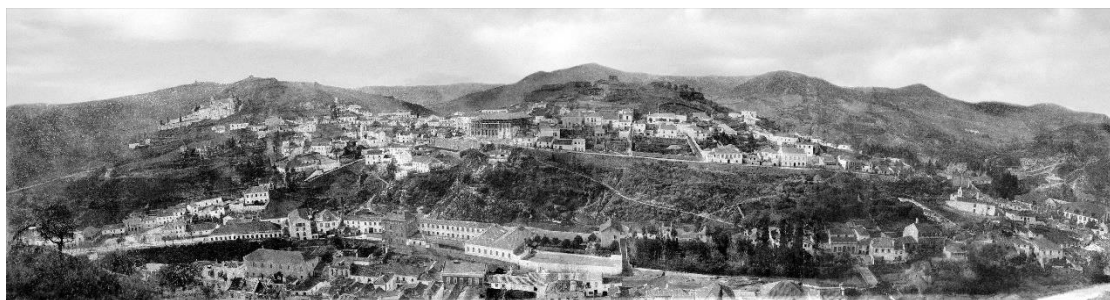
La première reconnaissance de la qualité de ses articles lui vient des médailles obtenues à l'exposition industrielle de Lisbonne de 1849, où un juré écrit dans son rapport : « *Outre les couvertures de laine de l'usine de M. Lafaurie, qui déjà en 1844 faisait fuir la concurrence étrangère, d'autres pièces produites par cette même manufacture ont par la suite conquis la même catégorie industrielle.* »

La consécration viendra avec la grande exposition internationale de Porto en 1865, où les couvertures de laine d'Alenquer brillèrent à nouveau et lui valurent la médaille de Chevalier de l'Ordre du Christ épinglée sur la poitrine de Lafaurie par le roi D. Luís lui-même.

Avec l'arrivée de la grande industrie, bien intégrée au tissu urbain du village, Alenquer a connu une évolution économique et sociale qui l'a sortie du déclin dans lequel elle était entrée après les trois événements qui lui avaient apporté la mort, la destruction et l'abandon : le grand tremblement de terre de 1755, les invasions françaises et, enfin, la guerre civile entre libéraux et absolutistes. Plus tard, trois autres grandes usines de tissus et de lainages sont arrivées par la même porte d'opportunité que le Français Lafaurie avait ouverte : Romeira en 1871, Chemina en 1890 et Ferreira, dite Papel (en Areal), également en 1890.



Lafaurie eut une vie relativement longue, appréciant sa terre d'adoption, où il possédait une maison familiale connue comme la *Casa da Torre*, dominant l'usine, où il devait mourir subitement le 6 février 1869. Le village, pris par surprise, fut plongé dans une grande consternation, et, comme l'écrivit l'historien local Guilherme Henriques, sa mort fut généralement ressentie non seulement par ses ouvriers, mais aussi par tous les habitants du village (...). Son éloge se résumait dans ces paroles que tous évoquaient en accompagnant sa dépouille : « *Il n'était pas un étranger, mais un père des pauvres* ».



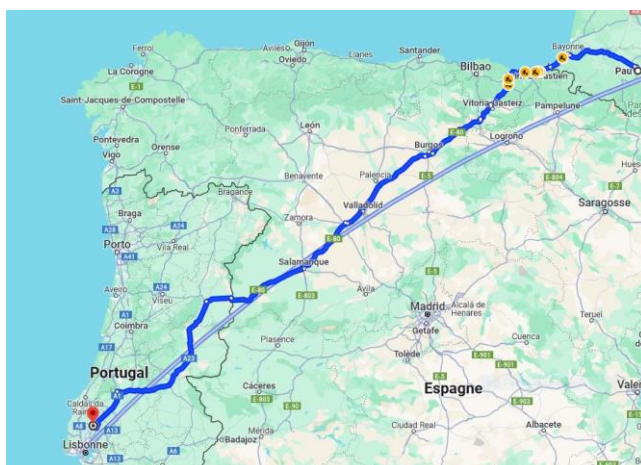
Sa fille Maria Carolina Augusta Lafaurie lui succéda à la direction de l'usine [*au premier plan de la photo*], puis d'autres, et d'autres, jusqu'à ce qu'elle ferme définitivement ses portes en l'année fatidique de 1918, la dernière de la Première Guerre mondiale et aussi de la pandémie pneumonique.

Descendance de LAFAURIE Pierre

Orthez

LAFURIE Pierre - tanneur - ° (c) 1717 (x < 1756) † 18 déc 1797 - Orthez
BALIS POUILLAN Marguerite (x < 1756) † < 1798

- **1-LAFURIE Marguerite** - ° 18 jan 1756 - Orthez
- **2-LAFURIE Marie** - ° 23 sep 1757 - Orthez
- **3-LAFURIE Pierre** - ° 24 sep 1758 - Orthez
- **4-LAFURIE Josué** - marchand tanneur, propriétaire à son décès - ° 28 sep 1759 - Orthez (x 18 jan 1797 - Orthez) † 14 déc 1840 - Orthez
VIDAL Anne - ° 19 août 1775 - Orthez (x 18 jan 1797 - Orthez)
 - **4.1-LAFURIE Auguste** - b 28 oct 1797 – Orthez --→ Portugal
 - **4.2-LAFURIE Zoé** - propriétaire à son décès - ° (c) 1801 - Orthez - † 29 déc 1886 - Orthez
 - **4.3-LAFURIE Marie** - ° 13 juil 1801 - Orthez
 - **4.4-LAFURIE Marie** - ° 12 avr 1805 - Orthez (x 20 juil 1839 - Orthez)
TUYÈS Pierre - ° 24 avr 1804 - Orthez (x 20 juil 1839 - Orthez)
 - **4.5-LAFURIE Pierre** - ° 13 juin 1816 – Orthez - →Portugal
 - **4.6-LAFURIE Maria**
- **5-LAFURIE Jeanne** - ° 5 sep 1762 - Orthez - † 18 oct 1844 - Orthez
- **6-LAFURIE** - ° juil 1763 - † 6 juil 1763 - Orthez
- **7-LAFURIE Marie** - ° 6 juil 1763 - Orthez (x 17 fév 1798 - Orthez) † 2 oct 1853 - Orthez
LAJUS Pierre - négociant - ° 25 juin 1763 - Nay (x 17 fév 1798 - Orthez) † 24 fév 1841 - Orthez
- **8-LAFURIE Josué** - ° 2 mai 1766 - Orthez
- **9-LAFURIE Marie** - ° 17 juil 1767 - Orthez
- **10-LAFURIE Daniel** - ° 11
- **11-LAFURIE Marguerite** - ° 28 déc 1772 - Orthez (x 3 déc 1808 - Orthez)
ROMIEU Mathieu - ° (c) 1772 (x 3 déc 1808 - Orthez) † 28 fév 1820 - Orthez
- **12-LAFURIE Marie** - débitante de tabacs - ° 22 mai 1774 - Orthez - † 5 avr 1850 - Orthez



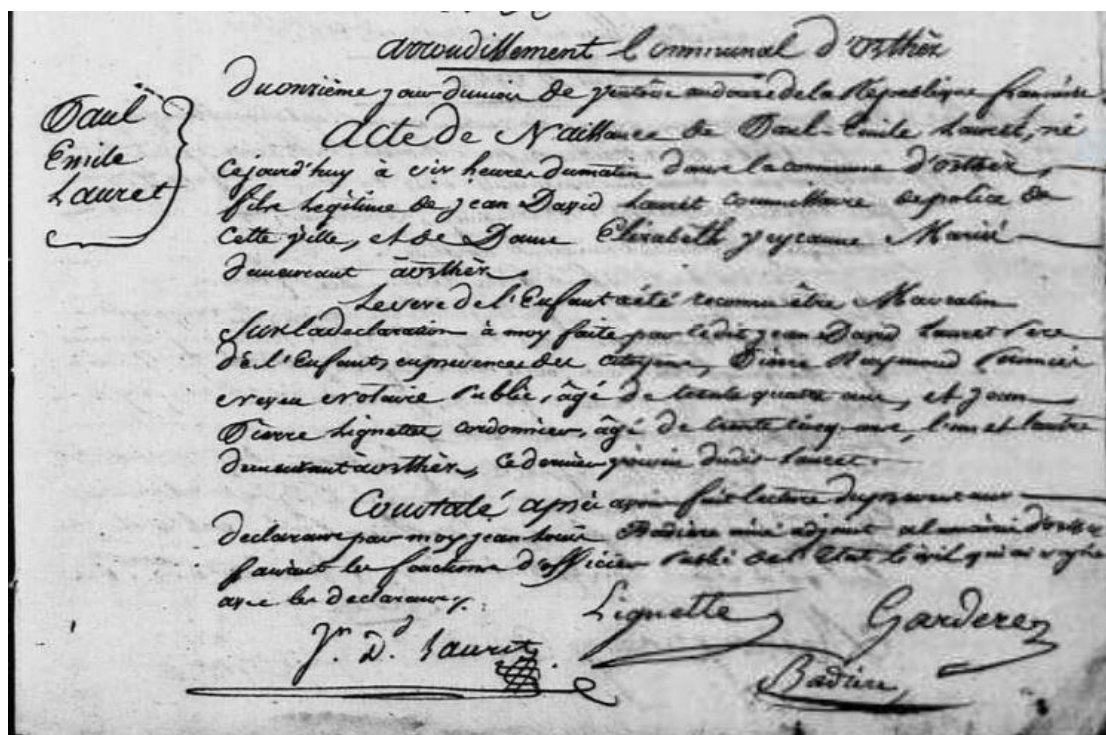
Émigration d'Orthez : les Lauret

José Lourenço

Paulo LAURET descendant d'un natif d'Orthez

Paulo Alfredo Emílio Lauret, gymnaste, escrimeur, professeur et promoteur du sport au Portugal, est né à Espiçandeira, paroisse de Meca, Alenquer, le 11 février 1852, fils du capitaine Paul Émile Lauret et d'Ana de Jésus de Piedade.

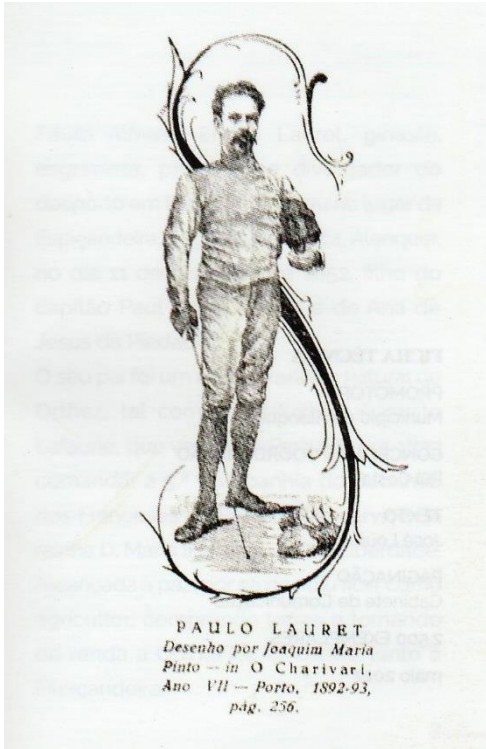
Son père était un militaire français, né à Orthez comme l'industriel Auguste Lafaurie. Venu au Portugal en 1833 pour commander la 5^e Companhia do Batalhão dos Franceses de Peniche, au service de la reine D. Maria II et de la cause de la liberté.



La paix signée, il décide de rester au pays en tant qu'agriculteur, achetant des terres et une ferme à Quinta de D. Carlos près de Espiçandeira.

La vie a voulu que Paulo Alfredo et ses sœurs Júlia Emília et Aline Clarisse se retrouvent abandonnés à leur sort très tôt à la mort de leurs parents, lui n'ayant que 9 ans. Il entre alors à la Real Casa Pia de Lisboa, un établissement d'accueil et d'enseignement pour orphelins, où il reçoit son éducation.

À Casa Pia, le jeune Paulo montre une aptitude particulière pour le dessin et les sports, en particulier l'escrime et la gymnastique, et est alors l'élève de Jean Rouger, professeur français formé à l'École militaire de Saint-Cyr, responsable de l'introduction au Portugal de nouvelles méthodologies.



Reconnaissant chez son élève Lauret des talents supérieurs à la moyenne, non seulement en sport mais aussi en leadership, Rouger entame rapidement sa préparation au professorat de gymnastique, ce qui, en 1867, lui vaut la nomination de *professeur auxiliaire*. Il le restera jusqu'en 1869, année de son départ pour Coimbra.

Dans la ville de Mondego, où il arrive à l'âge de 17 ans, il est professeur au Grand Séminaire. À une époque où la gymnastique était perçue comme un art de saltimbanques et une discipline de cirque, cette spécialité commence tout juste à faire ses premiers pas dans les écoles. Dès lors, la mission qui lui est assignée n'était pas facile et le salaire était plutôt modeste. En complément, il enseigne également à la Santa Casa da Misericórdia aux garçons orphelins qui y sont internes.

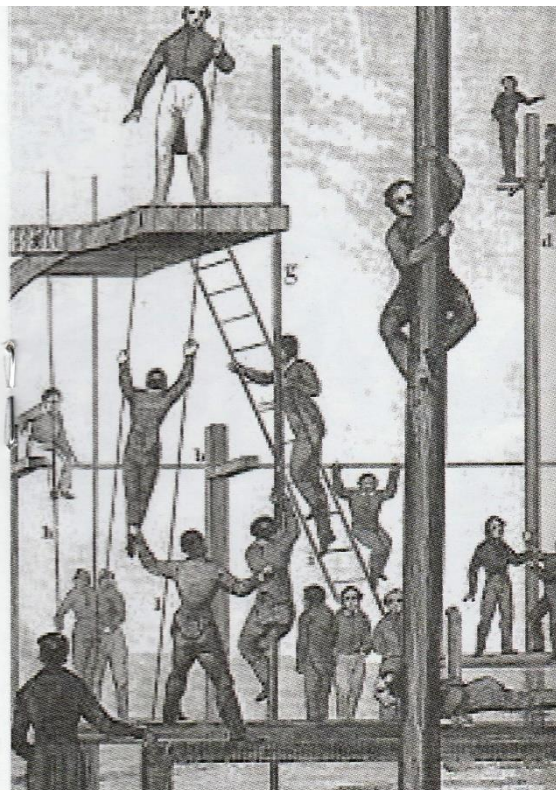
En 1872, après deux ans à Coimbra, où il a eu l'opportunité de poursuivre ses études et de vivre la vie universitaire, il

retourne à Lisbonne pour rencontrer le succès.

Le succès à Lisbonne

Dans la capitale, il commence par enseigner au Gymnase Godinho, qui en 1875 a été rebaptisé Colégio Nacional. Puis aussi à l'Escola Académica, à l'Escola Moderna, au Colégio Alemão (qui deviendra Colégio Luso-Germânico), au Colégio Anglo-Frances Institute, au Colégio de Santa Marta (uniquement pour les filles) et à la Maison de détention et de correction (pour les mineurs de moins de 18 ans), où il le fait

regressou a Lisboa para colher o sucesso. Na capital começou por lecionar no Ginásio Godinho, que em 1875 passou a chamar-se Colégio Nacional. Depois também na Escola Académica, na Escola Moderna, no Colégio Alemão (que passaria a Colégio Luso-Germânico), no Colégio Instituto Anglo-Francês, no Colégio de Santa Marta (só para meninas) e na Casa de Detenção e Correção (para menores de 18 anos), onde o fez de forma gratuita e experimentou novos métodos. Em paralelo, dava aulas individuais ou de grupo em ginásios seus, onde igualmente ministrava o ensino da esgrima e do desenho a centenas de alunos. Toda esta atividade tornou-o notável no meio lisboeta e fez dele um proeminente pioneiro do desporto.



gratuitement et y essaie de nouvelles méthodes. Parallèlement, il donne des cours individuels ou collectifs dans ses gymnases, où il enseigne également l'escrime et le dessin à des centaines d'élèves. Toute cette activité l'a rendu remarquable dans le milieu lisboète et a fait de lui un pionnier éminent du sport.

Parallèlement, il étudie au Teatro Anatomico e Fisiológico, établissement d'enseignement médical renommé. À partir de 1874, il commence à écrire des articles sur l'anatomie, la physiologie et la gymnastique dans les revues *Diário de Notícias*, *Jornal da Noite* et *Comercio de Portugal*, et il publie son *Manuel Théorico-Pratico de Gymnastique*.

Au cours de ces années, Paulo Lauret voyage à travers l'Europe, et, tout en prenant contact avec les méthodes de gymnastique les plus modernes, il devient également importateur d'équipements et autres matériels sportifs, représentant *Casa Carue* au Portugal, le fabricant le plus prestigieux à l'époque. Le 15 novembre 1878, il lance le premier numéro de son périodique *O Gynasta*.

Le 7 février 1880, sa vie privée se transforme, puisque c'est la date à laquelle il épouse D. Maria Ana Stattmiller de Saldanha e Albuquerque, fille du 4^e comte d'Ega. Ce titre qui parviendra à se perpétuer par sa progéniture mâle et est représenté aujourd'hui par le commandant Pedro Lauret, un *Capitaine d'Avril* et l'un des rédacteurs du programme MFA. De ce mariage, il eut une fille, Mariana, en 1880, et un fils, Paulo Emilio, en 1884.



Très connu dans le milieu national de l'enseignement et du sport, il s'installe avec sa famille dans la ville de Porto, où il s'établit en décembre 1880 comme professeur au Collège français.

Là, à Porto, sa carrière prend également une grande importance : il enseigne dans plus d'une douzaine de clubs,

écoles et collèges et se produit avec succès dans des soirées, acclamé aux côtés de ses élèves, utilisant les équipements de gymnastique les plus variés.

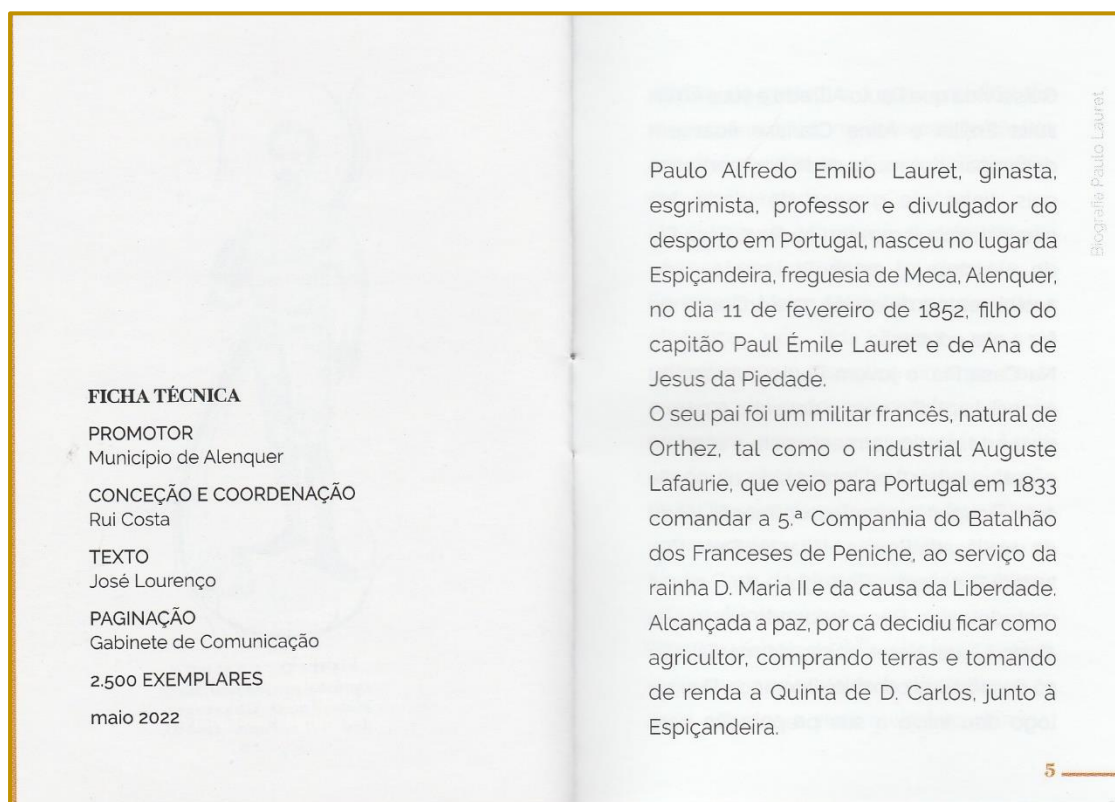
À Porto, puis à Rio de Janeiro

C'est dans cette ville qu'il fonde en 1882 le Gymnase Lauret et Sala de Armas, situé en trois emplacements, qui en 1883 compte déjà environ 500 élèves. C'est le succès. Toute une génération est passée entre les mains du maître, poursuivant son œuvre et perpétuant son nom sur la scène sportive de Porto. À Porto, la ville invincible, il est

également un collaborateur régulier de la presse quotidienne et du journal sportif *O Velocipedista*. À l'époque, il publie cinq ouvrages didactiques sur l'éducation physique, dont un manuel sur la gymnastique féminine, une spécialité pour laquelle il est l'un des pionniers du pays.

En 1896, en compagnie de sa fille Mariana, dans un geste qui indique une séparation familiale, il se rend au Brésil, fondant à Rio de Janeiro le Gymnase Lauret et Sala de Armas. Très bien accueilli, il est bientôt invité à enseigner la gymnastique et devient professeur dans l'armée brésilienne ainsi qu'à l'hôpital national et à la garde nationale de la capitale.

Cet homme d'Alenquer, considéré par son biographe Jorge Castanheira de Oliveira comme « *l'un des précurseurs les plus importants de l'éducation physique et de la gymnastique médicale au Portugal* », est décédé à Rio de Janeiro le 12 février 1918.



*Les grands parents de Paulo Lauret sont arrivés à Orthez entre 1798 et 1802,
date de naissance de leur 4^{ème} enfant.*

Cependant la famille Lauret est attestée à Orthez depuis l'an 1652.

*On trouvera de plus amples renseignements sur son père Paul Émile Lauret sur le site
internet : <https://lauret.pt/paul-emile-lauret/>*

*Attention, j'y ai relevé une erreur sur le nom de la grand-mère
qui n'est pas Varaine mais Veyranne.*

Un linteau énigmatique

Jean-Claude Lassegue

Les touristes qui viennent à Lacommande visiter les deux monuments historiques du lieu, l'église et l'hôpital, sont souvent intrigués par l'encadrement de la porte d'une ancienne maison, aujourd'hui détruite, qui faisait face à l'hôpital de la commanderie. En s'approchant, on peut constater que le linteau est assez finement sculpté et porte une étrange inscription, gravée sans trop tenir compte de l'espace disponible : « PENSEZ A LA MORT PIERRE. D. TITOV 1736 ».



Encadrement de la porte d'entrée de la maison Titou

Le linteau d'une autre maison ancienne, distante de quelques centaines de mètres, porte une sculpture semblable avec la date de 1733.



Linteau de la porte d'entrée d'une autre maison ancienne, proche de la maison Titou.

En principe, la date indiquée est celle de la pose du linteau lors de la construction de la maison. Dans le cas de la maison Titou, il s'agit manifestement d'une reconstruction ou d'une rénovation. En effet, cette maison existe depuis au moins 1385, date du dénombrement de Gaston Febus, où elle apparaît sous le nom d'*Ostau de Titoo* dans le village d'Aubertin (*Aubertii*).

Bien que le motif sculpté du linteau de la maison voisine soit beaucoup plus simple, les fleurs de son bouquet présentent de grandes analogies avec celles du premier. Ils sont sans doute issus du même atelier. Dans chaque cas, la date est disposée symétriquement par rapport au décor sculpté et son graphisme est très semblable. Il est donc tentant de conclure que la mention « PENSEZ A LA MORT PIERRE. D. TITOV », gravée par un non-spécialiste, est décorrélée des motifs sculptés et de la date 1736, œuvre d'un professionnel.

Pour avoir une idée de la configuration de la maison en 1736, les témoignages les plus fiables sont, d'une part les aveux et dénombrements des Barnabites en 1768¹ et, d'autre part, le cadastre napoléonien et ses matrices en 1833.

En 1768, les habitants de Lacommande d'Aubertin sont en quelque sorte les métayers des religieux, commandeurs du lieu. La maison Titou n'échappe pas à la règle comme indiqué par l'extrait suivant des aveux de dénombrements à cette date :

69

Item le maitre de la maison de Titou pour l'emplacement de la maison et jardin de contenance de demi quart d'arpent à luy affiévé par contrat du 22 septembre 1709, confrontant avec le Cassiau, fait aux dits religieux de fief annuel deux poules aux fetes de Noel et trois corvées à leur volonté comme les précédents.

¹ AD64 B5762. Aveux et dénombrements de Béarn. Collège royal des Barnabites de Lescar.

70

Plus par contrat du cinq novembre 1749 il prit en affièvement deux lopins de terre en nature de pré, le premier de contenance de trois quarts vingt escats et le second de contenance de douze escats, confrontant l'un et l'autre avec les autres terres de la dite metairie tant labourables que fougères, pour raison de quoi le dit Titou paye aux religieux de fief annuel une poule au premier janvier.

71

Plus par convention verbale pour raison de ce que les dits religieux consentent que le dit Titou laisse en pré une pièce de terre de contenance d'environ un arpent et demi confrontant avec le ? et terre labourable à Seubemale, laquelle pièce il est tenu de travailler comme la tenant à l'agrier et d'en payer aux dits religieux la dime et le tiers des fruits. Il leur paye en dédomagement chaque année une mesure et demi de froment comme il est énoncé dans le contrat susdit du 5 novembre 1749.

72

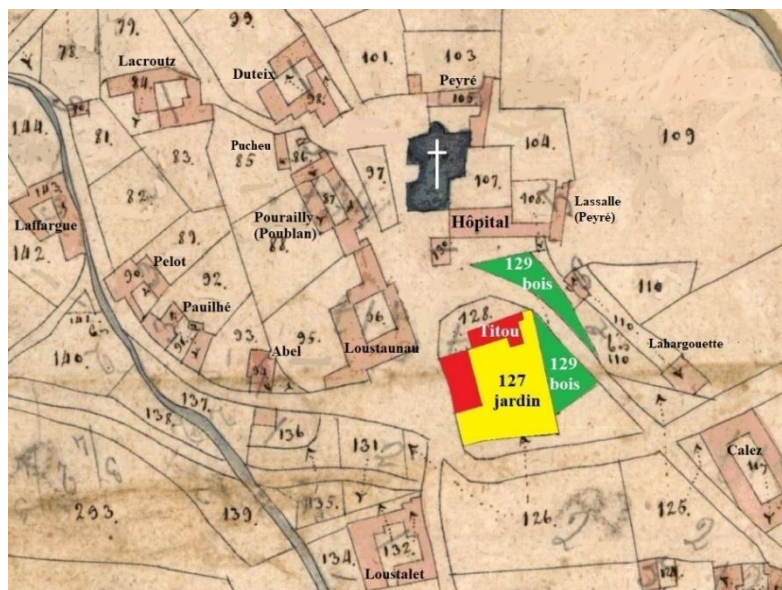
Plus par autre contrat du 15 octobre 1750 le même prit en affièvement un lopin de terre avec une grange de contenance de douze escats confrontant avec chemin publicq et la dite maison et jardin de Titou pour raison de quoi il paye aux religieux de fief annuel au premier janvier une paire de poules.

73

Plus il tient à l'agrier une partie de la pièce de terre labourable appelée Seubemale d'environ sept arpens et environ cinq arpens d'une autre pièce appelée le Marlat ; il paye aux religieux outre la dime le tiers des fruits.

Ainsi, par une succession d'affièvements entre 1707 et 1768, la maison Titou connaît un développement continu, preuve d'une certaine prospérité. Après la Révolution, les Barnabites sont partis et Lacommande est devenu une commune indépendante.

Sur le cadastre napoléonien, la maison Titou, bien que plus modeste que les fermes environnantes caractérisées par un ensemble de bâtiments qui entourent une cour intérieure, a néanmoins son jardin, sa grange-étable et un petit bois de chênes. Ce dernier fait partie du bois du Cassiau qui entourait l'ouest du village et qui est déjà cité dans le contrat de paréage de 1297 entre le commandeur et la vicomté de Béarn.



Situation de la maison Titou sur le cadastre napoléonien du centre de Lacommande (1833) avec indication du nom des maisons.

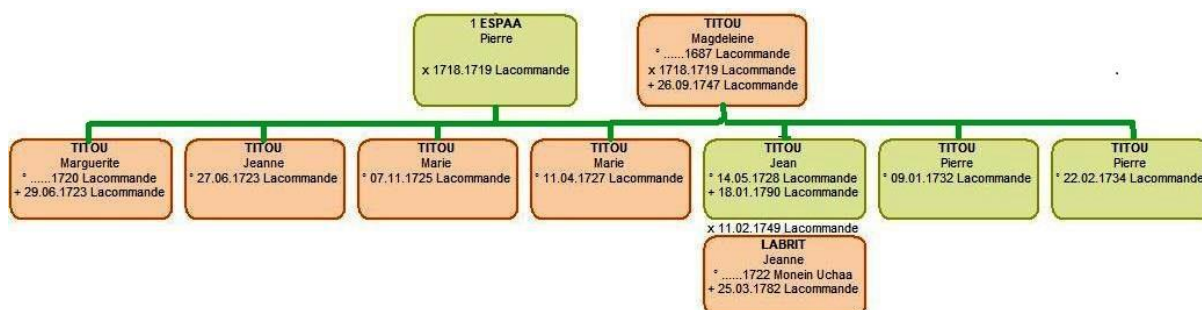
L'ancienne ferme Lousaunau a été transformée en Maison des Vins de Jurançon. L'hôpital est alors propriété de la famille Peyré qui l'utilise comme chai et grange.

Les matrices du cadastre napoléonien révèlent d'autres terres et bois possédés par la maison Titou hors du centre du village.

Mais revenons à l'inscription énigmatique du linteau. La première démarche consiste évidemment à rechercher un Pierre Titou dans la généalogie des habitants de la maison². Or, les maîtres de maison successifs se nomment :

Jean Titou (°1637, †1723)
 Magdeleine Titou (°1687, †1747)
 Jean Titou (°1728, †1790)
 Laurent Titou (°1751, †1805)
 Bernard Titou (°1782, †1851)
 Bernard Titou (°1823, †1871)

Donc, pas de Pierre Titou et cette piste doit être abandonnée. Dans la liste précédente, on remarque cependant une Magdeleine Titou dont les sept enfants portent systématiquement le même patronyme qu'elle.

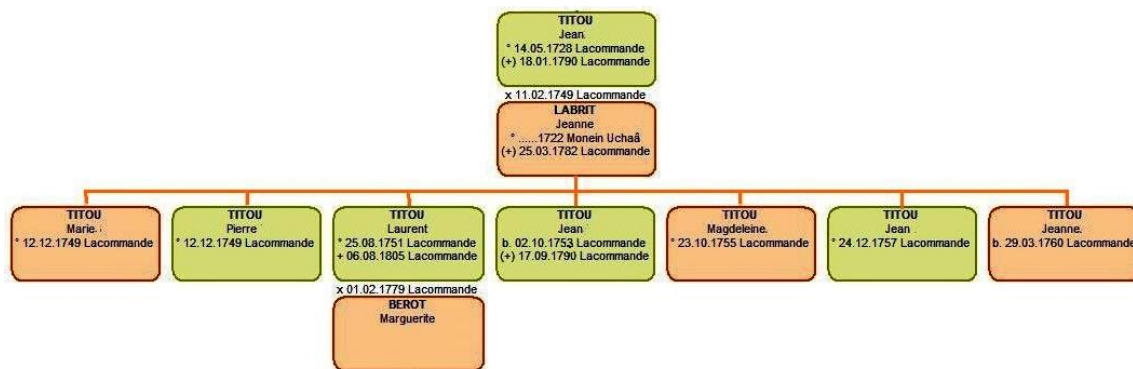


Le père de ces sept enfants, Pierre Espaa, vient d'une maison assez proche, située sur la rive droite de la Bayse. Nous n'avons malheureusement pas pu identifier son acte de naissance, de mariage et de décès. Il se trouve que, lors du baptême des sept enfants, il est bien noté Pierre Espaa pour les trois premières filles, mais devient Pierre Espaa dit Titou pour la quatrième en 1727 et même simplement Pierre Titou lors du baptême de leur fils Pierre en 1732. Il redevient Pierre Espaa au baptême de son dernier fils, Pierre, en 1734.

Les informations les plus intéressantes concernent cependant le fils héritier, Jean Titou. Lors de son baptême, en 1728, ses parents sont bien Pierre Espaa et Madelaine Titou.

Lors de son mariage avec Jeanne Labrit en février 1749, sa mère est décédée mais son père est présent et encore noté Pierre Espaa. En décembre 1749, Jeanne Labrit accouche de jumeaux. Le garçon est appelé Pierre Titou et la fille Marie Titou. Le parrain et la marraine de ces jumeaux sont Pierre et Marie Titou, père et fille. La similitude des prénoms n'est sans doute pas un hasard. Quant au couple père/fille, il ne peut s'agir que de notre Pierre Espaa devenu Titou et de l'une de ses deux prénommées Marie.

² Aux Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, il faut consulter les BMS d'Aubertin alors que les registres paroissiaux sont établis en l'église Saint-Blaise de la commanderie d'Aubertin qui ne deviendra Lacommande qu'à la Révolution.



Ainsi, après une série de va-et-vient, Pierre Espaa semble être définitivement « ingéré » par la maison Titou. Cette évolution est tout à fait caractéristique du concept de maison-souche. Si la descendance ne comporte que des filles, ou si le droit d'aînesse s'applique à la fille aînée, ce qui fut le cas à certaines époques, celui qui vient se marier avec l'héritière finit par perdre son patronyme au bénéfice de celui de la maison. Cette dernière est en quelque sorte une personne morale, un bien immatériel, qui traverse les âges et sert de repère aux générations successives. C'est une organisation sociale dans laquelle la maison est prioritaire sur l'individu. Ce concept est resté assez vivace au Pays basque (*etxe*), mais il existait autrefois sur une zone pyrénéenne plus large englobant le Béarn (*ostau*).

Si Pierre Espaa est décédé sous le nom de Pierre Titou, ce serait donc lui qui figurerait sur le linteau de la maison. Dans ce cas, nous avons vu que Pierre Espaa/Titou est encore présent en 1749, mais ensuite il n'apparaît plus dans le registre des baptêmes de ses petits-enfants, ce qui semble indiquer qu'il est décédé après cette date. Au passage, cela confirmerait que la date de 1736 sur le linteau signale simplement la date de reconstruction de la maison.

À côté de cette hypothèse principale, plusieurs questions restent cependant sans réponse :

- Le « D » de l'inscription est mystérieux. Est-il une abréviation de « de » ou de « dit » ?
- Pierre Espaa/Titou a deux fils, nés en 1732 et 1734 et un petit-fils né en 1749, qui se nomment Pierre Titou. Ils sont des candidats potentiels pour l'inscription bien qu'aucun d'entre eux n'hérite de la maison Titou. Nous n'avons pas pu (ou su) identifier leur mariage et leur décès. On note simplement que le petit-fils né en 1749 est l'aîné de la fratrie et aurait dû hériter de la maison. Le fait que ce soit son cadet Laurent qui hérite suggère que ce Pierre Titou est décédé en bas âge.
- Nous avons vu que la maison Titou a connu un développement « normal », sans accident notable pendant tout le XVIII^e siècle.
- Comme signalé précédemment, le décès d'un Pierre Espaa/Titou après 1749 reste introuvable. Il a peut-être disparu hors du village dans des circonstances dramatiques ou inconnues, ce qui aurait amené sa famille, faute de pouvoir se recueillir sur sa tombe, à faire graver son nom sur le linteau de la maison en guise d'épitaphe. La réponse est peut-être dans les minutes notariales, non encore explorées à ce jour.

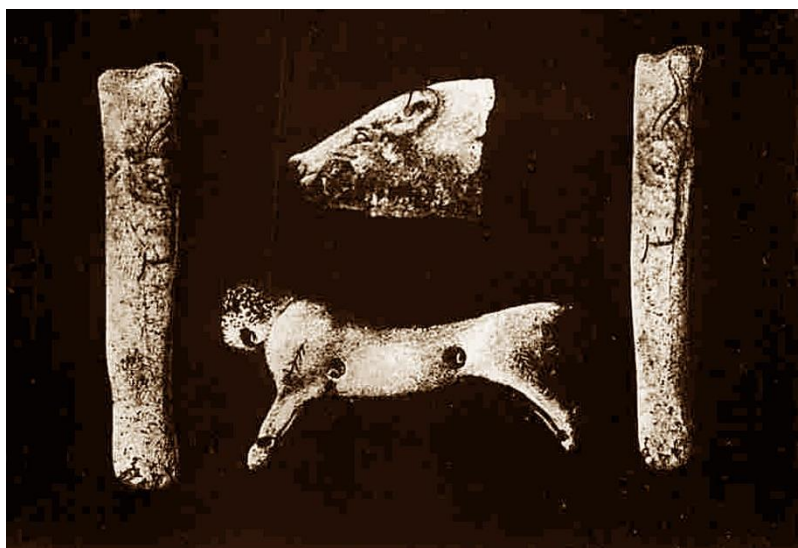
Malgré une possible interprétation, l'inscription du linteau garde donc une part de mystère. Pour autant, la maison Titou a connu une belle longévité d'au moins six siècles et, si elle a aujourd'hui disparu, du moins son nom reste-t-il gravé sur le linteau de la porte d'entrée.

La passion des sources : Mgr Raymond Hourcastagné

Gérard Barbarou

Raymond voit le jour à deux heures du matin, le 27 mars 1863, dans la maison de Monsieur Rey au village de Hours dans les Basses-Pyrénées. Il est le fils de Jean-Pierre, laboureur, né le 29 juillet 1829 à Lamarque-Pontacq et de Marie Haure, née le 17 janvier 1831 à Barzun ; le mariage du couple est célébré à Hours le 3 février 1861. De cette union naîtront Barthélémy en 1864, puis Marie-Jeanne en 1867. Raymond, pendant son enfance, s'est livré aux travaux agricoles de son âge et a connu la vie austère de cette époque à la campagne. Dans ce pays de Ribère Ousse, une des régions les plus pratiquantes de Béarn, nous notons que le pourcentage d'ordination, entre 1840 et 1880 est d'un prêtre pour 200 habitants, alors qu'en Vic Bilh il s'élève à un pour 1 500 habitants : la religion baigne la société paysanne.

Raymond entre au grand Séminaire de Bayonne, son matricule de recrutement indique qu'il est étudiant ecclésiastique résidant à Bayonne. Dans ce document, on note que ses parents sont domiciliés à Barzun où la famille fera souche. Comme membre du clergé, Raymond est exempté du service militaire ; cette disposition sera supprimée avec la promulgation de la loi de 1889. Ordonné prêtre en 1889, il sera vicaire à Came de 1890 à 1895. Comme nombre d'ecclésiastiques de l'époque, il s'intéresse aux sciences de la terre. En 1884, encore séminariste, il étudie avec M. Lacau-Barragué,



pharmacien à Habas, la possibilité d'exploiter de façon industrielle le guano de chauves-souris et leurs ossements de la grotte d'Isturitz. À l'occasion de ces recherches, les deux hommes dégagent et étudient une grande variété de mobiliers protohistoriques, silex

taillés, dents de lion, ours, éléphants, rhinocéros, des pierres à sacrifice, un bâton de commandement, un moulin primitif à main ; la pièce la plus remarquable reste le fameux félin gravé sur os. Ces découvertes ont fait l'objet d'une communication à la Société de Borda dont il fut membre en 1897. *Photo : Grottes d'Isturitz et d'Oxocelhaya, félin, têtes d'ours et de bisons (Wikipedia).*

Des goûts particuliers, des circonstances spéciales, l'amènent à s'adonner de bonne heure à des travaux d'hydrologie. Il est curieux de noter que la rhabdomancie, appellation donnée à la recherche des sources, semble être une vocation ecclésiastique comme le prouve la réputation de religieux, tels l'abbé Mermet, l'abbé Bouly, le frère Padé, l'abbé Ferran ou encore l'abbé Gales. Ce pouvoir de « baguétisant » s'il reste mystérieux, comme le sont toutes les formes de divinations et de magie, ne fait pas appel à des forces occultes. Il faut souligner qu'à cette époque, neuf communes sur dix, villes et villages, manquent d'eau. Il en est ainsi dans le village de Came, alors l'abbé Hourcastagné met en œuvre ses talents, et comme le rapporte le Bulletin du Diocèse : « *les savantes et sagaces recherches du vicaire de Came procurent aux pauvres habitants le bienfait si longtemps, et si vainement attendu* ». Mais l'abbé ne veut pas être un empirique, encore moins un charlatan. Il veut pouvoir procéder scientifiquement ! Il demande alors à son évêque l'autorisation de suivre les cours de l'école des Mines de Saint-Étienne, où il passe deux ans. Désormais, il peut obéir sûrement et rationnellement à une irrésistible vocation.

Établi curé à Balansun en 1895, il démissionne de ses fonctions en 1897 et c'est ainsi qu'en novembre 1898, on peut lire dans les colonnes du journal La Croix cette annonce : « *Office Central des Mines et Sources. 11 rue Lepelletier, Paris. Recherches spéciales d'eaux, alimentation, agriculture, industries sous la direction de l'abbé Hourcastagné.* »

Déjà en 1891, ses recherches, couronnées de succès, menées à Pibrac avaient assis sa réputation. La commune souffrait de pénurie d'eau du fait de la fréquentation grandissante de pèlerins, venus honorer Sainte Germaine, la petite bergère. Il devint urgent de s'assurer de ressources en eau à l'approche de la construction de la basilique. M. Bastié curé de Pibrac appelle à la rescousse l'abbé Hourcastagné qui reconnaît à deux kilomètres du village, quatre sources dont celle dite de Berdaulon. On creuse et l'eau jaillit de plusieurs puits. Il préconise l'installation sur les lieux d'une éolienne pour approvisionner le château d'eau qui va être érigé près du chantier. Ainsi avec cent litres d'eau pompée à la minute, tout le village peut profiter de cette nouvelle ressource.

Son succès d'estime peut s'apprécier dans les colonnes de *L'indépendant des Pyrénées*, qui publie cette lettre datée du 28 octobre 1899 : « *Delle, territoire de Belfort. Monsieur, l'année dernière pendant mon séjour à Pau, j'avais lu dans votre journal qu'un abbé Hourcastagné, des environs d'Orthez s'occupait de la recherche des sources. Comme notre ville avait déjà fait des travaux de ce genre sans obtenir aucun résultat, nous avons fait venir cet abbé. Après quatre ou cinq jours d'études, il nous a indiqué à un kilomètre environ de la ville, dans une prairie assez élevée, une source*

très importante et artésienne à la profondeur de six à huit mètres. Nous avons fait creuser le puit par Mr Cordier architecte de Belfort et exactement comme il l'avait annoncé, on a trouvé des eaux jaillissantes au-dessus du sol et d'un débit régulier d'environ 450 mètres cubes par jour. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir publier ce succès dans les colonnes de votre journal qui nous avait si bien renseigné. F. Kermann. »

La science éprouvée de l'abbé Hourcastagné dans les domaines de l'hydrologie et de la géologie, laisse bien loin derrière les prospections plus ou moins conjecturales des sourciers de campagne. S'ouvrent alors de nombreuses campagnes de prospection en France, en Italie et en Afrique du Nord.

Au début du XX^e siècle, période où l'abbé prospecte en Algérie, la situation sécuritaire est apaisée dans les régions d'Oran, de Bône, de Philippeville où les colons d'origine européenne possèdent la majeure partie du foncier. S'y pratique une agriculture combinant un système rémunérateur de cultures, céréales, vignes, arbres fruitiers. Pour ces viticulteurs et arboriculteurs la question hydraulique est cruciale. Le talent de l'abbé Hourcastagné peut alors s'exprimer comme à Bône où les lecteurs du Réveil Bônois daté du 11 mars 1902 peuvent lire: « *Nous apprenons avec plaisir que Monsieur l'abbé Hourcastagné, l'ingénieur hydrologue, bien connu dans notre région pour ses recherches d'eau potable chez M. le maire de Duzerville, chez M. Durget, docteur à Bone, M. Chevreux, correspondant à Bône du Muséum Archéologique de Paris, chez M. Sampayo, Gros, et Brun à Penthièvre, M. Thomas à Heliopolis, M. Perrin à Randon, etc. vient d'arriver dans notre ville où il est descendu au Grand Hôtel. M. Hourcastagné se tiendra, pendant deux mois, à la disposition des personnes qui auraient besoin de lui pour les recherches d'eau potable. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ses connaissances lui permettent de déterminer approximativement la quantité, la qualité et la profondeur des sources souterraines. »*

La réputation de l'abbé conduisait à ce que des institutions l'invitent pour des conférences comme par exemple cette réunion tenue à l'Hôtel de Ville de Philippeville organisée par le président du Comice agricole devant un parterre de colons. Longue intervention où, devant une immense carte géologique de la colonie déployée derrière lui, il entre dans des développements scientifiques sur les terrains de l'Algérie. À la fin de la conférence, il donne lecture de certificats attestant des réussites complètes et fait passer dans la salle un prospectus indiquant ses conditions de recherches. La Tunisie lui offre également de nombreux succès avec des forges à Kaar Tyr, Bord el Amri, l'Oued Larga, Carthage, etc. En 1904, à la demande de la Direction de l'Agriculture et pour les services rendus à la Tunisie par ses découvertes de sources, l'abbé Hourcastagné est nommé officier du Nichan Iftikhar, Ordre de la Fierté. Cette distinction honore des services civils ou militaires rendus aussi bien aux ressortissants tunisiens qu'étrangers.

Dans les années 1910–1915, l'Italie sera pour l'abbé le terrain de fructueuses investigations. Sa réputation, mais aussi son état ecclésiastique, lui ouvrent les portes

de nombreuses communautés religieuses, mais aussi de villes pour trouver l'eau dont elles étaient privées. Cela lui valut la gratitude et la bienveillance de membres de la hiérarchie catholique qui obtient que la dignité de camérier du pape lui soit accordée. Précisons que la fonction de camérier est la personne au service personnel du pape, en l'occurrence Pie X. Le camérier d'honneur a la charge de l'antichambre d'honneur menant à la salle du trône où le pape reçoit en audience publique. L'abbé Hourcastagné occupe la fonction du camérier secret et a la charge de l'antichambre dite secrète du pape où attendent les personnes reçues en audience privée. Cette fonction de confiance lui vaut le titre de Monseigneur, porté par des prêtres faits membres de la famille pontificale. Pour rester dans le domaine des reconnaissances officielles, notons que l'abbé sera nommé en 1917 chanoine honoraire de la cathédrale de Bayonne.

Pour affiner la personnalité du personnage, le témoignage de J. Chapeau, journaliste à la croix de Touraine, va nous permettre de cerner la figure de l'abbé. En voici la relation : *« Comme je m'intéressais à ces questions hydroliques, l'abbé Hourcastagné m'avait demandé de l'accompagner dans ses explorations, dans les anciens puits de la ville de Tours et les mouvements de terrain des campagnes environnantes. L'abbé alors âgé d'une trentaine d'années était un jeune basque (sic) solidement musclé, à la démarche alerte et vive, à l'œil scrutateur. Que d'échantillons d'eau avons-nous prélevés et analysés ensemble à travers les puits plus ou moins profonds de notre cité, pour connaître par leur composition, par leur calcarité, plus ou moins accusée, leur appartenance et leur filiation et les classer comme autant de témoins des courants d'eau de la nappe souterraine ! »*

L'expertise de l'abbé peut se lire dans cet avis à propos de l'exploitation des carrières de pierres meunières de Champerdu qu'il juge excessive, prédisant que si l'on continuait à exploiter avec autant d'intensité ces carrières, on risquait fort de crever la couche de glaise et, par là, de tarir les sources dont la commune de Vulaines est si heureusement dotée.



Dans les années 1910, l'abbé s'établit aux Soarns, espace de résidence des notabilités d'Orthez. Il se déplace sur un attelage, tonneau capoté, roues caoutchoutées, tiré par une ponette alezane harnachée (harnais cuir jaune).

Photo d'Orthez vers 1900 (carte postale, Geneanet).

La consécration officielle de sa science expérimentale par l'école des Mines de Saint-Étienne, la reconnaissance de ses talents par la revue des sciences le *Cosmos*, avait établi sa notoriété, lui ouvrant un large champ de prospection, de Millau à Castelnaudary, de Nay à Pouillon, l'énumération des découvertes finiraient à rendre la lecture fastidieuse.

L'épopée du pétrole en Aquitaine ne pouvait que passionner le géologue qu'il était. Dès 1920, des études entreprises au sud de l'Adour lui permettent de délimiter le périmètre de Came Labastide, de 3 000 hectares environ, comme le plus favorable à l'existence des hydrocarbures et aussi de la potasse. En 1924, il contribue au projet de recherche de pétrole à Sainte Suzanne dont il est un partisan convaincu.

Avant de conclure l'évocation de l'aventure humaine que fut la vie de Raymond Hourcastagné, souvenons-nous que derrière le scientifique est demeuré le prêtre qui, dans des propos tenus en juin 1929, souligne que derrière le terme d'hydrologie revient celui de source, l'eau pure jaillissante. En conclusion d'une conférence au grand Séminaire de Bayonne sur les sources dans les Basses-Pyrénées, il salue « *la Reine et la Patronne des sourciers, celle qu'on appelle la Fontaine Scellée et qui n'en est pas moins la Source permanente et intarissable, de toutes les grâces et de toutes les bénédictions. Celle qui a fait jaillir à Lourdes, sans aucune étude, ni aucun instrument, sous les doigts de l'humble Bernadette, la plus belle source du monde et la meilleure. Celle dont les eaux merveilleuses, bien que la chimie n'y ait trouvé aucune minéralisation, guérissent toutes sortes de blessures, calment les fièvres les plus ardentes, doucissent les douleurs les plus aiguës, purifient en quelque sorte les souillures du corps et de l'esprit et font pousser des fleurs et des fruits jusqu'aux extrémités de la terre et même jusqu'au ciel.* »

Raymond Hourcastagné décède, le 13 décembre 1933, à Orthez, il avait choisi comme sépulture la petite chapelle du cimetière des Soarns.

Sources documentaires

- Le Franc-Parler
- Le Réveil Bônois
- Bulletin de Notre-Dame de Maylis
- L'Oued Sahel
- La démocratie algérienne
- L'abeille de Fontainebleau
- L'Auta
- La Croix du Tarn-et-Garonne
- Bulletin du diocèse de Reims
- Mémorial des Pyrénées
- Journal d'agriculture pratique
- Bulletin de Borda
- Le Patriote des Basses-Pyrénées
- Annuaire pontifical catholique
- L'indépendant des Basses-Pyrénées
- L'avenir de Touraine.

Atelier de généalogie descendante : Benoît Thine

Pierre Kunz

Depuis un certain temps déjà nous voulions animer au sein du CGPA un atelier de généalogie descendante.

Lors d'une conversation privée avec Edwige Lacpouymarie, nous avons été frappés par la rareté de son nom :

9 naissances Lacpouymarie en France entre 1891 et 1990, selon l'INSEE, ce qui place le nom au 381 704^{ème} rang des noms portés en France.

Mais aussi découvert qu'elle savait peu de choses sur ses origines familiales, ce qui pouvait justifier des recherches généalogiques. Suite à quelques travaux préalables, que nous relaterons plus loin, nous nous sommes mis au travail afin de faire la généalogie descendante d'un ancêtre d'Edwige Lacpouymarie, à savoir :

Benoît Thine (1778 Ségus – 1847 Omex)

Grand-père de l'arrière-grand-père
de **Edwige Lacpouymarie**
(soit 5 générations en arrière).

La synthèse, ci-après, et les arbres généalogiques correspondant au travail de cet atelier ont été réalisés au cours de l'automne-hiver 2023-2024 par huit généalogistes expérimentés du CGPA, qui ont travaillé dans la plus grande rigueur, c'est-à-dire en consultant systématiquement les documents originaux, soit aux Archives départementales, soit dans les communes concernées.

- Monique Aussenac-Degals
- Claudine Cassou-Tarot
- Marie Cazaubon Saint-Marty
- Jacques Lagrave
- Christine Miras
- Michèle Schnapper
- Christiane Vauthey
- Didier Videau

groupe de travail animé par Pierre Kunz



Ces documents ont été remis le 23 janvier 2024 à Edwige Lacpouymarie en présence de son frère, de sa belle-sœur et des membres de l'atelier, ainsi qu'une clé USB contenant tous les documents recensés. Pour les adhérents intéressés par ce travail, l'ensemble a été déposé dans le [DropBox du CGPA](#) Dossier *Documents atelier descendance Lacpouymarie*

Nous remettons d'ailleurs à Edwige lors de la restitution de nos travaux une clé USB contenant près de 900 photos, dont plus de 600 sont les actes d'état civil liés à cette généalogie.

Nous lui remettons aussi certains documents sur papier, que nous détaillerons plus loin



L'évolution des noms

La première surprise pour la famille sera de découvrir l'extrême évolution des noms de la famille par le passé.

Première surprise : la lignée agnatique

Ce terme savant désigne la lignée des mâles : père, grand-père, arrière-grand-père, etc.

Edwige est fille de :

Louis Lucien LACPOUYMARIE, lui-même fils de
Joseph Jean LACPOUYMARIE, lui-même fils de
Jean LACPOUY-MARIE (noter l'orthographe), lui-même fils de
Justin LAC POUEÏMARI (idem), lui-même fils de
Benoît THINE

Deuxième surprise : la variabilité dans l'orthographe du nom

On note ici déjà trois façons d'écrire LACPOUYMARIE.

Rappelons que la transmission des noms s'est faite longtemps de façon orale. Celui qui savait écrire (curé, instituteur...) inscrivait ce qu'il entendait, ce qui avec les prononciations régionales pouvaient engendrer des graphies fort variables, voire des interprétations toutes personnelles de la part du scripteur. C'est probablement l'unique raison qui différencie Lacpouymarie, Lac-Pouymarie avec trait d'union, Lac Poueïmarie en deux mots plus « eÿ », etc.

NB : c'est seulement après la création du livret de famille en 1877 (généralisé en 1884) et de la carte d'identité (créée en 1921, d'abord dans le département de la Seine), que les noms ont été fixés définitivement (?).

Troisième surprise : enfant qui porte un nom différent de celui du père

Exemple Justin LAC POUEÏMARI, fils de Benoît THINE

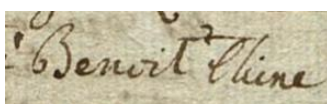
Il peut être tentant d'imaginer une situation de famille particulière, un enfant né hors mariage, un enfant adopté ou tout autre cas particulier. Ce n'est pas le cas.

La vraie raison de ce cas de figure est un particularisme régional, qui donne une importance majeure à la « maison », et qui entraîne la notion de domonyme, nom de la maison. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail, nous avons consacré à ce sujet un chapitre dans le *Guide de généalogie générale* que nous avons édité en 2023.

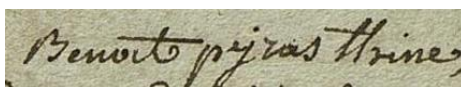
Il faut simplement savoir que, localement, les personnes peuvent être désignées par le nom de leur père, par le nom de la maison où la famille habite, par une combinaison entre les deux (d'où les très nombreux doubles noms en Béarn), voire par des références à d'autres maison de la famille élargie.

Le cas de Benoît THINE est une illustration parfaite de cette pratique :

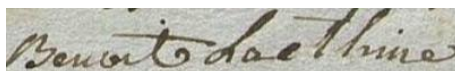
- dans son acte de naissance en 1778 il est bien nommé THINE



- dans son acte de mariage en 1809 son nom est PEYRAS THINE



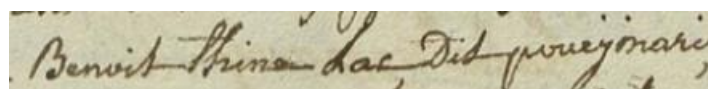
- lors de la naissance de son fils Bernard il est nommé LAC THINE



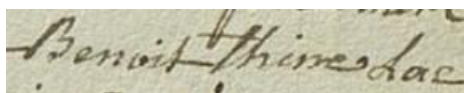
- lors de la naissance de son fils Justin il est nommé LAC dit POUEÏMARI



- lors de la naissance de Catherine, il devient THINE LAC dit POUEÏMARI



- lors de la naissance de Jean-Marie, Jean-Pierre et Joseph, il est THINE LAC



Les émigrés de la famille

L'émigration des Pyrénéens a existé de tous temps, mais s'est considérablement amplifiée dans le troisième tiers du XIX^e siècle et ce jusque vers 1920-1930. Elle a été massive en Béarn et au Pays Basque, mais la Bigorre a connu elle aussi son important lot d'émigrants.

Il n'est donc pas étonnant de trouver traces de départs dans cette famille :

Théophile Peyras est né en 1869.

En 1889, il est domicilié à Montevideo

En 1891, il est déclaré insoumis pour ne pas avoir répondu aux convocations.

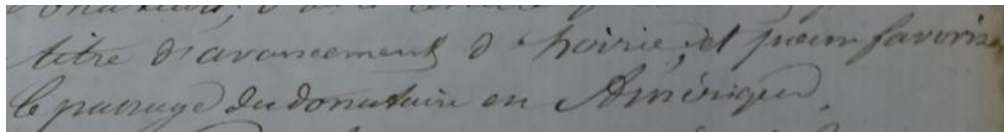
En 1904, il habite à Puan, dans le sud-ouest de la Province de Buenos Aires.

Marie Aragnou est née en 1902

En 1935, elle épouse à New York l'artiste Edwin Bertuch.

Pierre dit Augustin Lacpouymarie est né 1852

En février 1874, ses parents lui donnent devant notaire 300 francs, en avance d'hoirie pour favoriser son passage en Amérique.



Thérèse Marie Louise Anna Peyras est née en 1898

En 1930, elle épouse à Madrid Pedro BENITO ARROYO. Ils divorcent en 1942, elle finit sa vie à Lourdes.

Les « origines » à Aast

Lors de la première conversation, Edwige nous a dit que les origines de la famille, du moins celles qu'elle connaissait, était à Aast et Nay. Dans le cas de Aast, nous avons pu clairement identifier l'origine récente dans ce village.

La fratrie Lacpouymarie (Jean-Baptiste né en 1903, Marie Anna née en 1906, Joseph Jean né en 1908), s'est retrouvée orpheline de père en 1907 et de mère en 1910. Ces trois jeunes enfants ont été recueillis dans un premier temps par un grand-oncle qui était indigent et ne pouvait assumer leur entretien. Il a demandé leur prise en charge par les services sociaux du département, ce qui a été fait.

Dans la clé USB fournie, il y a 213 documents qui concernent le parcours de ces enfants. Ils sont placés en familles d'accueil. Ainsi Joseph Jean, grand-père d'Edwige, a été placé :

- chez Peyrou Pouquet à Escoubès
- chez Cassou à Sévignacq de 1918 à 1925
- chez Lassus à Aast, de 1925 à octobre 1928
- Il s'engage alors pour deux ans au 502^e chars de combat à Angoulême.
- En 1931, il se marie à Aast.

« L'origine » de Aast est ainsi toute fortuite, du fait d'un placement dans ce village.

L'ascendance d'Edwige

Le propos de cet atelier de généalogie n'était pas d'établir cette ascendance, mais nous avons tout de même réuni quelques données. Elles sont réunies dans un des arbres fournis, mais on peut lister plusieurs zones géographiques, probablement inconnues jusque-là de la famille.

Pyrénées-Atlantiques

Asson et Bruges	Abadie-Mourthé
Aast	Bergeroô
Séron	Duberland

Hautes-Pyrénées

Omex	Thine, Peyras
Ségus	Gès, Peiras dit Lac, Poeymarie,
Roques	
Montignac	Gès

Côte-d'Or

Drouhin, Gally, Coli, Rousselet

Nord

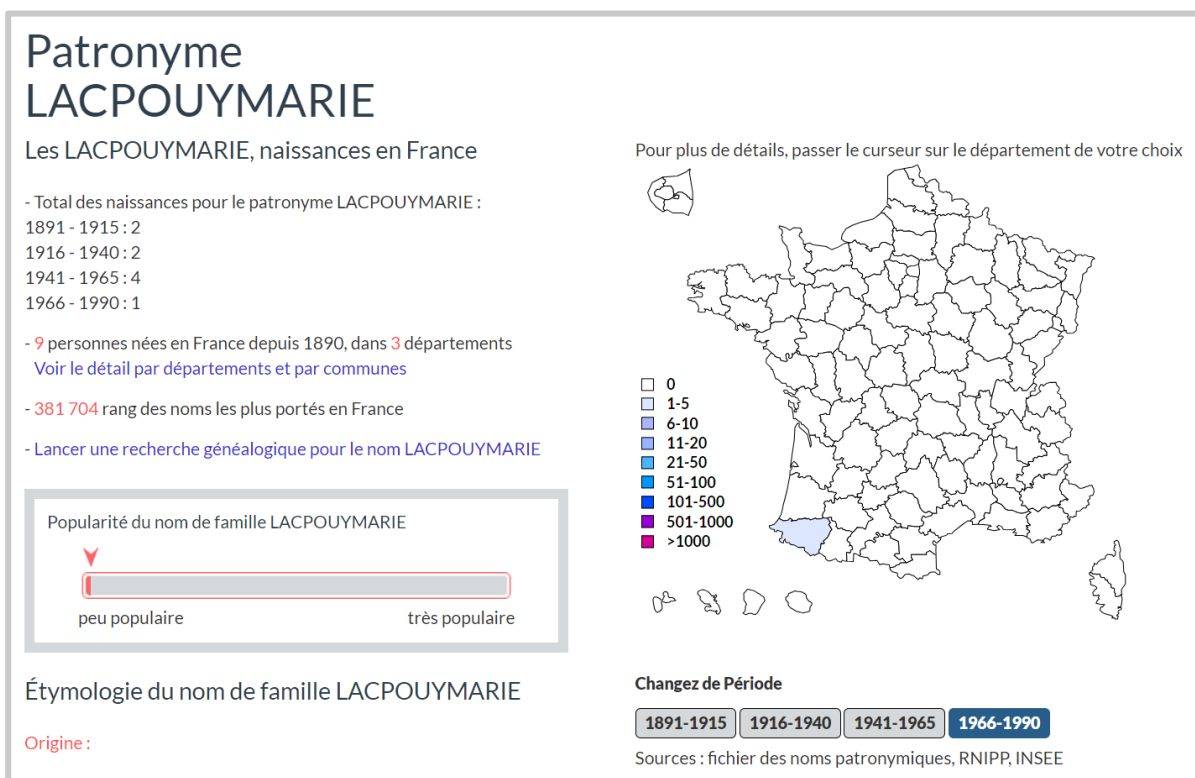
Boulogne

Seine-Maritime

Fourré, Bachelet, Benard, Dubourg

Eure

Piou, Dubreuil

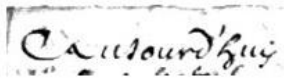



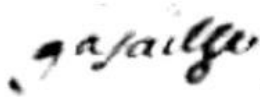
Un peu de paléographie

Marie-José Domecq

Quelques mots lus dans l'acte notarié 3E1874 page 12 trouvé sur le site des AD. ¶

Contrat de Gasaille de 1670. ¶

 on remarque la première lettre.  = A ainsi que le j ¶

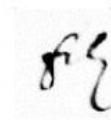


La gasaille est le fait qu'une personne confie à une autre personne du bétail lui appartenant pour qu'il s'en occupe. Le contrat de gasaille règle les conditions de cet accord ¶

Voici trois formes de et.



¶
¶

 : fils

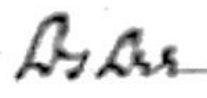
une forme de s finale de

mots....

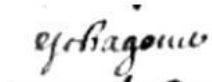


te finale de mots.





...testes = têtes ¶

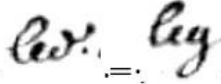


selon le dictionnaire de Béarnais² : eschago, plus usité sous la forme d'eschago veut dire partage. Donc, ici on lit eschagoner à traduire par partager ¶

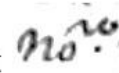
Quelques abréviations : ¶



= Sieur.../...le dit =



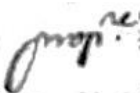
= le dit.../...= not



aire ¶



pnt = présent.../...



prop^{re} = propriétaire.../ ¶



soub^{ne} = sousigné ¶

CGPA : ce qu'il faut savoir

<p style="text-align: center;"><u>Siège social</u></p> <p style="text-align: center;">Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques Boulevard Tourasse 64000 Pau</p>	<p style="text-align: center;"><u>Site internet</u></p> <p style="text-align: center;">http://www.cgpa64.fr/</p> <p style="text-align: center;"><u>Téléphone</u></p> <p style="text-align: center;">06 20 44 36 31</p>
<p style="text-align: center;"><u>Bureau</u></p> <p>Présidente : Marie José Domecq Secrétaire : Dominique Broize-Arrieu Trésorière : Christiane Vauthey-Langlès</p> <p style="text-align: center;"><u>Membres du conseil d'administration</u></p> <p>Monique Aussenac-Degals Michèle Bonafos, membre fondateur Laurent Bourdallé Ginette Anna Lalanne Danielle Lassus Béatrice Masseys Marc Ronfort Jean-François Saget, membre fondateur Sylvain Saux-Escoubet Didier Videau</p>	<p style="text-align: center;"><u>Secrétariat</u></p> <p>Pour tout ce qui a rapport avec le fichier des adhérents (changements d'adresse, codes d'accès désactivés ou adhésion) contacter le secrétariat :</p> <p style="text-align: center;">cgpasecretariat@orange.fr Téléphone : 07 81 16 04 77</p> <p style="text-align: center;"><u>Demandes ou propositions</u></p> <p>Pour tout le reste (envoi d'articles ou de photos pour la lettre, demande ou proposition de conférence, etc.) utiliser l'adresse suivante :</p> <p style="text-align: center;">contactcgpa@orange.fr</p>
<p style="text-align: center;"><u>Accueils</u></p> <ul style="list-style-type: none">• Aux Archives départementales boulevard Tourasse à Pau, tous les lundis après-midi, de 14h15 à 16h30. Prendre rendez-vous au 06 20 44 36 31• À la MJC <i>Les Fleurs</i>, 19 avenue de Buros à Pau, les 1^{er} et 3^{ème} mardis du mois de 18h à 20h. Prendre rendez-vous au 06 77 45 12 38• À l'Usine des Tramways avenue Gaston Lacoste à Pau, les 2^{ème} et 4^{ème} mercredis du mois. Prendre rendez-vous au 06 81 91 36 49	